



«Margot la folle», de Bruegel l'Ancien (1561). ARTEFACT/ALAMY/HEMIS.FR

# Jeroen Olyslaegers Le tintamarre d'Anvers la folle

L'écrivain belge emporte le lecteur avec «La Femme sauvage», roman de la capitale flamande au XVI<sup>e</sup> siècle, un enfer à la Bruegel que raconte un aubergiste poursuivi par le sort

NILS C. AHL

Ce n'est pas au lecteur ni à son confesseur que le narrateur s'adresse ici, c'est à Dieu en personne. Beer, aubergiste comme son père, demande des comptes à son Créateur – il déplore, il éructe, il raconte. Exilé depuis plusieurs années à Amsterdam, il veut comprendre cette malédiction qui lui a fait «rendre à la terre trois femmes l'une après l'autre» et lui a donné un fils affligé «d'une pilosité sauvage» dont aucun ciseau ni rasoir ne vient à bout. Comprendre, aussi, les tourments de sa ville natale, Anvers, au mitan des années 1560, qui semblaient tout droit sorties de la fameuse toile que Bruegel l'Ancien venait de peindre, *Margot la folle* (1561). Mais, aux suppliques de l'aubergiste, Dieu oppose un long silence, que comble le nouveau roman de Jeroen Olyslaegers, *La Femme sauvage*, symphonie désordonnée d'une ville glacée par un long hiver, traversée de conflits politiques et religieux. Symphonie que le lecteur finit par assimiler au tintamarre désespéré d'une gigantesque taverne d'ivrognes. Né en 1967, Jeroen Olyslaegers a déjà battu le pavé littéraire

d'Anvers dans ses précédents livres. *Trouble* (Stock, 2021 – dont l'adaptation vient d'être proposée à la diffusion sur Netflix), le seul traduit en français, se repaisait d'un passé anversoïse plus récent, l'Occupation allemande, mettant en scène, au premier plan, les lignes de fracture, les déchirements de l'une des premières villes-monde de l'histoire occidentale. Dans *La Femme sauvage*, l'auteur belge s'inspire des armoiries de la ville, «flanquées de deux personnages : un homme sauvage et une femme sauvage». Son personnage, Beer, joue depuis toujours le rôle du premier dans une pantomime annuelle, mais l'écrivain lui offre dans la seconde partie du roman une rencontre inattendue : une femme véritablement sauvage selon les critères de l'époque, enlevée par des marins devenus fous dans le Grand Nord.

Il faut beaucoup de talent à Olyslaegers pour maîtriser ce livre repu, bruyant et agité. Long monologue, il est à la fois le portrait d'une ville – de son bouillonnement intellectuel et culturel vu depuis les tables graisseuses d'une taverne – et celui d'un homme désespérément amoureux qui reste seul, père et amant maudit, accablé par les malheurs de son époque. Il donne de la voix à un tableau des Enfers qui aurait pu être peint par Jérôme Bosch ou, là encore, Bruegel l'Ancien. On y parle beaucoup, on y débat, on y crie, on y profère blasphèmes et

anathèmes. L'auberge de Beer est tour à tour le lieu de réunion d'une société secrète, la Famille de l'Amour, le havre de paix d'un intellectuel anglais en exil, John Dee (1527-1608), ou encore une prison-spectacle quand il y recueille la «femme sauvage» et sa fille, qu'il fait admirer contre rémunération à ses clients. Pendant quelques mois, Anvers et le monde se retrouvent chez Beer, des marins y préparent même une expédition à la recherche du fameux passage du Nord-Ouest.

## Révulsant supplice de la roue

L'animalité et le corps sont au cœur de *La Femme sauvage*, comme pour mettre au jour la brutalité d'une époque dite humaniste. Beer se définit lui-même comme un étalon porteur de mort, passant de femme en femme, les fécondant de rejets mort-nés ou monstrueux comme son fils : «Je me mis à considérer mes couilles comme mon plus grand ennemi, ma fertilité comme un tueur dans l'œuf, avec ma queue pour arme», énonce-t-il après la mort de sa troisième épouse. Dans son auberge, dans la ville, les hommes ne cessent de s'entre-dévoier, de se trahir et de se briser – au sens propre, quand il assiste à un supplice de la roue qui le révulse.

De ce livre étonnant, au style qui ne s'interdit ni la complexité ni la trivialité, le lecteur ne ressort pas comme s'il remontait du

Pandémonium, la capitale imaginaire de l'enfer. Une forme d'harmonie s'impose, comme dans *Margot la folle*. On la doit à la forme du récit, essentiellement au passé, attendri par la nostalgie du pays natal, mais également parfois au présent, à Amsterdam, où l'espoir s'incarne en Marie, la fille de la «femme sauvage», dont Beer est désormais le seul parent. C'est sur ce personnage secondaire que l'équilibre du récit repose en grande partie : Marie sauve Beer de sa malédiction, elle sauve surtout sa mère de l'oubli en continuant de chanter ses chansons d'enfance, bien qu'elle ne sache plus ce que les mots signifient.

Roman maîtrisé jusque dans les moindres interjections de ses dialogues, *La Femme sauvage* donne admirablement à voir Anvers au XVI<sup>e</sup> siècle, en lutte contre l'occupant espagnol, Anvers qui se débat et convulse comme un être vivant : une ville de marchands, de banquiers et de marins, maison de Dieu et Babylone aux relents de soufre. Jeroen Olyslaegers sait tout dire et tout montrer. Le petit maître de la littérature flamande aperçu dans *Trouble* est un grand artiste. ■

LA FEMME SAUVAGE (*Wildevrouw*), de Jeroen Olyslaegers, traduit du néerlandais (Belgique) par Françoise Antoine, Stock, «La cosmopolite», 512 p., 23,90 €, numérique 17 €.

2

## REPORTAGE

► Le Festival du livre africain de Marrakech célèbre le «réver-ensemble»

3

## ENTRETIEN

► Avec Annette Wieviorka, autour des enjeux de l'entrée au Panthéon de Missak et Mélinée Manouchian



4|5

## LITTÉRATURE

► Jean-Pierre Martin, Lolita Sene, Djaimilia Pereira de Almeida, Eshkol Nevo

6

## HISTOIRE D'UN LIVRE

► «La Louisiane», de Julia Malye



Julia Malye.

ASTRID DI CROLLANZA

7

## ENQUÊTE

► Les affinités traductrices : jusqu'à quel point le traducteur doit-il ressembler à l'auteur qu'il traduit ?

8

## CHRONIQUES

► LE FEUILLETON Tiphaine Samoyault a lu «L'Appel des odeurs», de Ryoko Sekiguchi

9

## ESSAIS

► Un destin en banlieue : celui de Wilfried Atonga, par son frère Yvon Atonga et la sociologue Isabelle Coutant

10

## RENCONTRE

► Christian Kracht, de retour en Suisse, sans illusions

